

Deuxième chance *Ville Neuve* de Félix Dufour-Laperrière

Luc Laporte-Rainville

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2018). Compte rendu de [Deuxième chance / *Ville Neuve* de Félix Dufour-Laperrière]. *Ciné-Bulles*, 36(4), 26–27.



Deuxième chance

LUC LAPORTE-RAINVILLE

1995. Après avoir refusé, en 1980, l'indépendance nationale, les Québécois sont invités à se prononcer à nouveau sur la souveraineté de leur territoire par l'entremise d'un second référendum. Pour certains, c'est une année de grandes opportunités politiques; pour d'autres, ce n'est qu'une triste occasion d'ergoter; et pour Joseph, alcoolique repenti, c'est le temps d'un nouveau départ. Car cet intellectuel aimerait bien reconquérir le cœur d'Emma, son ex-femme. C'est pourquoi il lui demande de quitter Montréal pour le rejoindre dans une maison en Gaspésie. Leur rencontre fera resurgir plusieurs souvenirs — qu'ils soient heureux ou malheureux.

Un tel synopsis pourrait laisser croire que **Ville Neuve** est un drame psychologique convenu, où les sentiments à fleur de peau côtoient les affres de

l'existence. Mais Félix Dufour-Laperrière (**Transatlantique**, 2014) obvie à l'impression de déjà-vu, insérant son récit dans un cadre particulier : le cinéma d'animation. Bien sûr, le réalisateur n'est pas le premier à fusionner un sujet sérieux à un genre considéré — à tort — pour les enfants (voir le magnifique **Anomalisa**, sorti en 2015 par Charlie Kaufman et Duke Johnson). Toutefois, la singularité de l'œuvre émane de la technique utilisée, soit l'encre noire sur papier. Car elles sont rares, de nos jours, les personnes à choisir ce procédé minimaliste; la première nous venant en tête est Michèle Cournoyer qui, depuis **Le Chapeau** en 1999, réalise ses courts métrages dans cette technique. Sauf que Dufour-Laperrière n'est pas Cournoyer : il explore son imaginaire en évitant de devenir un épigone. En résulte une approche authentique, où la

forme se soumet rapidement à certaines volontés discursives.

Mais quelles sont ces volontés? Et que cherche à exprimer le cinéaste? À première vue, l'animation lui permet de traduire visuellement les incertitudes qui assaillent ses protagonistes. Rappelons que la technique employée est artisanale, si bien que les tremblements à l'image sont manifestes — les traits d'encre sautillent, s'effacent, reviennent... C'est en cela qu'il y a adéquation entre les personnages et l'esthétique proposée. On pense à cette scène où Emma et Ulysse, le fils qu'elle a eu avec Joseph, marchent dans un quartier de Montréal. La mère raconte au fils que son père lui a téléphoné et qu'il voudrait qu'elle vienne lui rendre visite, même s'il est loin de la métropole. Or, elle ne sait pas encore si elle doit y aller ou non. À cet instant précis,

l'hésitation se lie au frémissement des lignes tracées, conférant au tremblé du dessin une dimension sémantique assumée et non malhabile, comme on pourrait le croire de prime abord.

À cela s'ajoute une tendance à créer des fondus et des surimpressions. Présents dans quelques scènes, dont celle où Joseph pêche en solitaire (il disparaît progressivement dans la blancheur du vide), ces procédés stylistiques amplifient le sentiment d'hésitation et de fugacité du récit. À un point tel que tout ramène à l'*anitya*, conception bouddhiste de l'impermanence de toute chose. Cette notion orientale prône que rien n'est immuable, que tout est en constant changement. Ici, l'impermanence éternelle s'incarne dans la matière même du film, dans la technique d'animation choisie, traduisant ainsi une sorte d'union entre philosophie et recherche formelle.

Ce précepte métaphysique a des répercussions qui vont au-delà de toute valeur esthétique. *L'anitya* fait aussi sien le thème de la seconde chance que le cinéaste promet dans son scénario. Car, après tout, qu'est-ce que cela symbolise, sinon une mouvance de la vie? Ce nouveau départ insuffle son pouvoir à même la narration, tant au niveau collectif qu'intime. Ainsi, la possible réconciliation entre Joseph et Emma rejoint le référendum de 1995 — les deux éléments narratifs expriment que rien n'est immuable et que tout peut arriver. Cette analogie est d'ailleurs exemplifiée par Emma lorsqu'elle lit l'extrait d'une de ses nouvelles à son ex-mari: « Un abri. Un tissu sombre comme un toit au-dessus de ta tête. Une couche à partager, un large et trouble lit nuptial. Peut-être un pays, qui sait? » En clair, l'intimité du couple trouve un écho dans la création d'un État comme source de sécurité. L'occasion de sauver un mariage et d'assister à la naissance d'une nation se manifeste, alliant philosophie et politique.

Autre moment illustrant ce thème: celui où Joseph raconte l'un de ses rêves dans



un texte qu'il rédige. Au cœur du songe, l'homme se retrouve avec son fils dans une maison au décor quasi abstrait. Des étrangers se joignent à eux avant que la résidence ne prenne subitement feu. Des flammes lèchent les murs, les consomment pour ne plus laisser que des cendres. L'alacrité est pourtant au rendez-vous chez les inconnus. C'est alors que Joseph affirme ceci: « Leur joie naît peut-être de ces braises. » On conçoit, dès lors, que le feu est un élément purificateur, qu'il anéantit tout ce qui est délétère. Il s'agit ici de détruire une maison symbolisant la vie familiale de Joseph, Emma et Ulysse; une affliction qui devait disparaître pour laisser place à un renouveau bénéfique. Après tout, la relation agonisait, plongeant leur garçon dans l'amertume (quelques scènes témoignent de sa rancœur envers Joseph). Mais la vie continue et l'espoir revient — l'ex-mari croit en la possibilité de partager à nouveau l'existence d'Emma, tout en se rapprochant d'Ulysse. A-t-il contracté les bienfaits de la résipiscence? Sans aucun doute! Et c'est en cela que le feu est annonciateur d'allégresse.

Ville Neuve est un film brillant et universel, car si le récit se déroule au Québec à une période historique précise, il n'en demeure pas moins porteur d'une

réflexion qui en élargit le propos en le dégageant de sa manifestation singulière, forgeant ainsi un pont entre l'Orient et l'Occident, de même qu'une méditation sur l'avenir de l'humanité. Cela renvoie à ce que soutenait Albert Jacquard dans *L'Avenir n'est pas écrit* en 2001, à savoir que demain n'existe pas en soi, que c'est une vue de l'esprit. Et que rien n'est impossible, que tout peut se produire. N'est-ce pas la plus grande liberté qui puisse être donnée à l'être humain? Bien entendu. Et ce long métrage le démontre bellement, offrant au spectateur un pur moment de délice. (Sortie prévue: février 2019) 



Québec / 2018 / 76 min

RÉAL., SCÉN., IMAGE ET MONT. Félix Dufour-Laperrière
SON Olivier Calvert et Samuel Gagnon Thibodeau
MUS. Jean L'Appreau **PROD.** Galilé Marion-Gauvin
VOIX Robert Lalonde, Johanne-Marie Tremblay, Théodore Pellerin, Gildor Roy **DIST.** FunFilm